

Ken Verhoeven
Congé casanier
trampoline
07.01.2017 – 28.01.2017

Rien n'avait amorti la chute. Lorsqu'il se réveilla et qu'il vit la clarté lunaire par le trou situé quelques six mètres au-dessus de sa tête, il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre qu'il avait perdu connaissance pendant plusieurs heures. Son premier réflexe, après avoir constaté qu'aucun de ses membres n'était cassé, fut de sortir son smartphone pour lire l'heure. Ce ne furent pas les chiffres indiqués sur l'écran tactile qui l'inquiétèrent mais l'absence totale de connexion téléphonique. Coïncé dans une cavité dont il ne percevait pas les parois dans l'obscurité, il chercha dans son sac à dos sa lampe de poche et se mit à la recherche d'un endroit où le réseau serait disponible. Le faisceau lumineux lui permit rapidement de prendre conscience de l'énormité de la caverne dans laquelle la malchance l'avait fait tomber. Après un quart d'heure de tentatives ratées pour se connecter, il sentit quelques gouttes de sueur perler sur son front. Un sentiment nouveau l'étreignait : une peur instinctive d'abandon total.

Pour éviter de céder à la panique, il prit quelques résolutions. Il ne perdrait pas son énergie à crier dans la nuit avec l'espoir d'attirer l'attention d'un hypothétique marcheur. S'il avait choisi de venir effectuer une randonnée en solitaire dans ce coin perdu de la nature, c'était bien pour son caractère sauvage et désertique, à mille lieues de toute activité humaine. Les chances étaient faibles, pour ne pas dire inexistantes, qu'un autre que lui effectuait une randonnée dans le secteur. Dans un moment de misanthropie qui le qualifiait parfois, il avait en plus décidé de n'avertir aucun proche de son projet et n'avait aussi adressé la parole à personne depuis sa sortie de la gare à quelques trente kilomètres de là. Le droit garantissait à tout un chacun de disparaître. La police se révélerait sans doute bien incapable de rassurer ses proches en mettant en place des opérations de recherche. Autant trouver une aiguille dans une meule de foin. Il pensa que le sommeil lui fournirait conseil et apprécia à sa juste mesure l'absence d'aspérités sur le sol calcaire de la grotte. Il coupa son gsm avant de s'endormir, enveloppé dans sa couverture de survie. Il ne craignait ni le froid ni l'humidité mais l'idée d'une protection lui apportait un réconfort certain.

Il se réveilla à 6h30, comme chaque jour de la semaine avant de prendre son petit-déjeuner et de rejoindre son lieu de travail. C'est à ce moment-là seulement qu'il sentit la faim le tenailler. Lucide, il fit l'inventaire de ses provisions et, plutôt que de succomber rapidement à la faim, organisa le rationnement de sa nourriture afin de garder ses forces plusieurs jours. Il espéra que l'eau du ruisseau qu'il avait entraperçu lors de sa première reconnaissance de la grotte serait suffisamment pure pour lui permettre d'échapper à tout problème concernant son hydratation. Durant le frugal repas au cours duquel il mangea la poire qui commençait à blettir, il songea à ce groupe d'enfants qui, durant la Seconde Guerre mondiale avaient découvert par hasard une grotte aux parois couvertes de peintures préhistoriques et ne put s'empêcher de reprendre espoir. S'il paraissait impossible de ressortir par l'orifice dans lequel il était tombé, il n'était pas exclu qu'une autre ouverture existe ailleurs. Il décida alors d'explorer ce qu'il appelait, en guise de consolation, son nouveau domicile.

Depuis ses études universitaires, il n'avait jamais habité que de modestes appartements à la superficie restreinte mais avait toujours énormément prêté attention à la présence de la lumière naturelle. Il s'était même refusé à louer des logements où aucun rayon de soleil ne pénétrait directement dans les pièces. La grotte possédait de nombreuses chambres, reliées par des corridors plus ou moins étroits, l'air y était partout respirable mais nulle ouverture ne laissait filtrer la lumière du jour. A la fin de la première journée, le constat était sans appel : il n'existait d'autre entrée ou sortie que le trou par lequel il était tombé. Pour éviter de sombrer dans le désespoir, après avoir pris son mince repas vespéral, il décida d'utiliser son laguiole pour graver sur les parois un plan schématique de la grotte. Il s'abstint finalement de le faire, songeant à ceux qui, dans un futur plus ou moins proche, retrouveraient son corps. Quels scénarios échafauderaient-ils en retrouvant sa dépouille, son matériel et les gravures pariétales ? Serait-il l'Ötzi du XXI^e siècle et, si oui, n'y aurait-il pas quelque plaisir, dans l'adversité, à brouiller les pistes ?

Il avait toujours été fasciné par l'impossibilité à laquelle était confrontée la communauté scientifique de pouvoir déterminer avec certitude la signification et le rôle des peintures et gravures rupestres de l'époque préhistorique. L'idée de l'impact de la disparition de la majorité des éléments de contextualisation sur l'appréciation purement esthétique des œuvres pariétales l'enthousiasmait. L'envie lui prit de se mettre au travail directement mais il se dit finalement que rien ne pressait, qu'il était comme un condamné à mort dans sa cellule et qu'il valait mieux prendre le temps de la réflexion plutôt que de gâcher la surface des murs. Son premier et dernier travail artistique serait son chef-d'œuvre dont nul ne retrouverait jamais le brouillon.

La seconde nuit se déroula moins paisiblement que la précédente. Il ne cessait de penser à ce qu'il graverait le lendemain matin à la lueur de sa lampe torche. Après avoir envisagé plusieurs options, d'une ambitieuse fresque figurative à la rédaction d'un texte poétique, il considéra que ses talents de dessinateur et d'aède ne lui permettraient pas d'obtenir une quelconque satisfaction lors de l'exécution de l'œuvre ou de jouir de ses qualités après son achèvement. Il décida qu'il valait mieux rester fidèle à ce qu'il avait été : un ingénieur du XX^e siècle auquel avait été attribuée la mission de dessiner les profils en aluminium de toutes sortes de portes et fenêtres. Seul un individu doté du même savoir que lui pourrait reconnaître dans l'abstraction graphique des lignes droites et courbes des profils autre chose qu'une écriture cabalistique. Il ne cessait de sourire intérieurement en pensant aux possibles colloques de savants qui s'acharneraient à déchiffrer les messages cachés dans l'entrechevêtrement des signes gravés.

La réalisation des gravures lui demanda beaucoup d'efforts, la surface calcaire se montrait tendre à certains endroits, dure à d'autres. Pour épargner les batteries de sa lampe, il décida par ailleurs de travailler à l'aveugle. Ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité et il se voyait dorénavant en artiste nyctalope. Il ne pouvait comme un peintre dans son atelier prendre du recul pour apprécier l'avancée de son œuvre mais voir n'était plus pour lui la condition nécessaire d'une vision précise. Pour atteindre davantage de hauteur, il empila des rochers qu'il avait repérés dans l'une des cavités de la grotte et parvint à créer un monticule d'un bon mètre de hauteur qu'il déplaçait régulièrement avec peine. A la fin de la journée, c'était plus de deux cents motifs sur près de vingt-cinq mètres carrés qu'il illuminait de la flamme de son briquet. Il s'émut à la pensée de ceux qui, éclairés par des torches, l'avaient précédé dans ce labeur trente mille ans auparavant. Il s'effondra alors de fatigue, prenant seulement le temps d'éclater les cloques de ses mains avant de s'endormir.

La douleur ressentie dans la paume de ses mains au petit matin l'amena à réfléchir à un autre moyen de continuer son activité. Il profita du repas économisé la veille au soir pour échafauder un nouveau projet, plus dynamique et peut-être moins laborieux. Il ne souhaitait pas le réaliser dans la même chambre pour éviter la confrontation stylistique, mais les autres salles de la grotte n'étant pas éclairées, il lui faudrait travailler dans une obscurité encore plus dense. Le plan était simple, il s'agissait une fois encore de laisser des traces, mais non plus en retirant de la matière des murs mais en y appliquant de la couleur. Les parois de la troisième cavité ayant une couleur ocre pâle, il passa les premières heures de la journée à confectionner une boue foncée en mélangeant l'eau du ruisseau à de l'humus séché qu'il avait repéré lors de sa première exploration.

Après avoir rempli un baluchon de boue dans sa couverture de survie, il sortit de son sac à dos la cravate de son costume de travail et la noua solidement au bâton de sa lampe torche. Il disposait dès lors d'un fouet qui, trempé dans la boue et frappé contre les parois murales, lui permettrait non seulement de donner vie à une composition abstraite mais aussi d'évacuer sa rage et son désespoir. Rien ne lui fit plus de bien que le déchaînement furieux de ses gestes : entré dans une transe physique et spirituelle, il se déshabilla pour mieux sentir la sueur couler sur son corps et jouir de l'absurdité de la situation de cet homme civilisé retombé à l'état primitif. C'est lors de l'un de ses voyages de réapprovisionnement en boue fraîche que ses pieds nus glissèrent sur une pierre. Tombé de sa propre hauteur sur la tempe, il ne se releva pas : rien n'avait amorti sa chute.